

10 avril 2020
Vendredi saint
2 Corinthiens 5, (14b-18) 19-21

Je repars à zéro

Non, rien de rien,

Non, je ne regrette rien

Chères sœurs et chers frères, vous connaissez la suite de la chanson ?

Non, rien de rien,

Non, je ne regrette rien

Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal

Tout ça m'est bien égal

Non, rien de rien

Non, je ne regrette rien

C'est payé, balayé, oublié

Je m'en fous du passé

...

Et vous connaissez peut-être les derniers vers de la chanson ?

Non, rien de rien

Non, je ne regrette rien

Car ma vie, car mes joies

Aujourd'hui ça commence avec toi.

Edith Piaf, entendant pour la première fois ces paroles, aurait déclaré devant ses auteurs : « C'est moi, c'est ma vie ! ».

La plupart d'entre nous, ne dirions-nous pas également : « c'est moi, c'est ma vie ».

Ce « c'est ma vie », ne pourrions-nous pas aussi le dire en entendant les récits de la passion et de la résurrection, dont Paul nous livre le sens dans le texte de 2 Corinthiens 5 ?

« si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là ».

L'existence humaine est faite d'ombre et de lumière, de joies et de peines, de chutes et de relèvements, de demi-tours et de remises en routes, de séparations et de retrouvailles. Pour pouvoir la traverser, ne nous devons-nous pas accepter d'arriver à dire « *C'est payé, balayé, oublié... car ma vie, car mes joies, aujourd'hui ça commence avec toi* » ?

N'est-ce pas cela fondamentalement le cœur de la proclamation chrétienne de la mort, de la résurrection de Jésus Christ que nous célébrons sur trois jours : d'aujourd'hui, vendredi-saint, à après-demain, dimanche de Pâques ?

Une nouvelle créature en Christ

Par la mémoire de la croix, il nous est donné de déposer dans le tombeau les tristesses passées, les injustices subies, les colères inassouvies. Aujourd'hui nous est donné le temps de déposer nos fardeaux trop lourds pour que durant les nuits qui vont nous conduire à Pâques, Dieu puisse s'en charger et nous en décharger.

Paul nous dit : « *si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là* ».

Être une créature signifie : être créé par Dieu. Être une nouvelle créature signifiera donc : être recréé, renouvelé, par Dieu.

Nous souvenir de la croix, c'est nous souvenir aussi qu'avec le Christ c'est le vieil homme en nous et le vieux monde qui sont crucifiés.

Nous pourrions prendre un temps en ce dernier jour de l'année, pour jeter un regard sur l'année écoulée, sur le vieux monde crucifié.

Oui, je dis bien « dernier jour de l'année », car, pour nous chrétiens, Pâques est la fête du Nouvel An.

Alors, qu'est-ce qui a changé pour nous depuis un an ?

Qu'est-ce qui a changé depuis un an aussi dans notre société et dans le monde ?

En quoi, peut-être même, avons-nous été nous-mêmes changés ?

Quelles nouvelles routes se sont ouvertes, quelles portes se sont fermées, quelles illusions avons-nous lâchées, à quelles espérances nous sommes-nous rattachés ?

Nous pourrions faire le même exercice en regardant plus loin encore dans le temps. Et là, les choses pourraient devenir vertigineuses ? Qu'est-ce qui a changé en 10 ans, en 20 ans ?

Où étions-nous alors ? Qui étions-nous alors ?

N'y a-t-il pas des choses que nous n'interrogeons pas il y a 20 ans, 30 ans, et plus, qui aujourd'hui nous semblent bien incongrues, voire incompréhensibles ?

Ainsi, par exemple, j'ai connu une commune, qui, il y a 70 ans encore avait un cimetière protestant nettement séparé du cimetière catholique avec deux entrées, une clôture de séparation, les plus anciens s'en souviennent encore avec douleur. Aujourd'hui plus personne ne comprendrait ni n'accepterait cela.

Il y a 60 ans, épouser une personne de confession catholique était encore mal accepté par les familles protestantes, et inversement.

Pensons encore à la mise en lumière, de ces comportements terribles à l'égard de tant d'enfants et de femmes que peu de monde interrogeait il y a encore 30 ans et qui aujourd'hui bouleversent chacun d'entre nous. Nous nous demandons : « mais comment cela était-il possible alors ? ».

Une enquête du Credoc, un institut de recherche sur la vie économique et sociale, compare les inquiétudes des Français depuis le début des années 80. Dans ces années-là, que craignions-nous principalement ? Le chômage, le sida, le danger nucléaire, les accidents de voiture.

Tout cela, *c'est payé, balayé, oublié*, comme le chantait Edith Piaf, *Ce monde ancien est passé*, écrivait Paul.

Seulement ces inquiétudes estompées ont fait place à de nouvelles. Il y a trois ans encore cela aurait été le terrorisme, dont nous parlons moins aujourd'hui. Les inquiétudes présentes ont maintenant pour nom : maladie d'Alzheimer et vieillissement, peurs alimentaires, changements climatiques...

Où porter notre regard pour discerner le monde nouveau ? Où se cache la réalité nouvelle ?

N'avons-nous pas parfois l'impression que c'est un nouvel ancien monde qui succède à l'ancien ancien monde.

Avec l'épouse de Barbe Bleue n'avons pas envie de dire « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir... ? »

Avec l'auteur du Psaume 121, n'avons-nous pas envie d'implorer « "Je lève les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours ?..."

Pourquoi n'arrivons-nous pas à chanter le dernier vers d'Edith Piaf ? : *Car ma vie, car mes joies aujourd'hui ça commence avec toi.*

Nous ressemblons à des êtres pathologiquement inquiets vivant dans un monde peuplé d'ombres et de brouillards inquiétants.

Quand cela prendra-t-il fin ? Quand cette réalité nouvelle va-t-elle naître enfin ?

Cette question n'a qu'une réponse, pour la Bible du moins : c'est qu'il est temps de nous mettre à l'écoute d'une autre voix et de suivre une autre voie.

Paul nous dit : *C'était Dieu qui en Christ réconciliait le monde avec lui-même*

Il nous supplie même d'entendre cette voix ou voie ? qui s'est ouverte le jour de la croix :

C'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu.

C'est la réponse du Psalmiste aussi à sa supplication : « d'où me viendra le secours ? » : « Le secours me vient de l'Éternel, Qui a fait les cieux et la terre ».

Nous l'oublions peut-être trop, pris dans nos habitudes mais l'évangile est une force de transformation, une force de guérison. Trop souvent dans l'Église nous pensons que nous ne prononçons que des mots pieux. Vous êtes-vous déjà dit qu'ils sont vrais, qu'ils sont sérieux ?

Lorsqu'après-demain nous affirmerons « il est ressuscité », penserons-nous vraiment ce que nous disons ? Que quelque chose de neuf peut naître d'un tombeau ?

Et à cet instant-même, le croyons-nous ?

2/ Tout vient de Dieu

Qu'est-ce qui résiste alors en nous et nous laisse si chroniquement inquiets ?

Ce quelque chose a pour nom « le péché ». Ce mot signifie ce qui, en nous, résiste à croire, ce qui, en nous, résiste à confier notre âme et notre esprit, nos actes et nos vies, à la conviction si apaisante que **tout vient de Dieu.**

Parce que, franchement, croyons-nous vraiment que nous pourrions maîtriser le monde qui vient ?

Que nos inquiétudes pourraient nous protéger de quoi que ce soit ?

Nous mettons tellement d'espoir en nous-mêmes, en nos propres forces, en nos propres certitudes. Nous croyons pouvoir nous sauver nous-mêmes. Combien d'hommes et de femmes sont des êtres blessés ? Malades de la méfiance des autres, malades de la jalousie, malades de la frustration, malades d'un manque d'amour et de reconnaissance, malades de la peur de la mort, malades de la solitude.

Toutes ces maladies ont un même nom : la maladie d'être.

La maladie du manque de confiance, la maladie du manque de foi, qui ne sont qu'une seule et même chose. Un des grands théologiens du XXe siècle, Paul Tillich écrivit un livre « le courage d'être ». Ce courage d'être, c'est la réponse à la finitude et aux peurs constitutives de notre condition humaine. Le courage d'être ne peut se recevoir que dans la conviction radicale, intime, que l'existence humaine a un sens, que les forces de vie toujours l'emporteront sur les forces de mort.

Lorsque tu es malade où te rendras-tu ? Chez le médecin.

Le médecin diagnostiquera ton mal et pour te guérir, il t'enverra où ? Chez le pharmacien.

Mais si ta maladie c'est la *maladie d'être* où iras-tu ?

La maladie d'être, le médecin et le pharmacien n'y pourront que peu de choses.

Toutes les religions sont nées pour tenter de maintenir l'homme debout, de le guérir de sa maladie d'être, pour faire la paix avec Dieu ou les dieux, et avec leur conscience.

Ainsi à Athènes, la cité entretenait quelques malheureux qu'elle pouvait sacrifier quand les tensions sociales renaissaient par exemple lors d'une calamité collective (épidémie, famine, invasion). C'était la pratique du "Pharmakos" qui va donner le mot pharmacien justement, qui signifiait à la fois remède et poison. Pour guérir la maladie d'être, pour guérir les maladies sociales, pour soigner les inquiétudes, il était procédé à l'expulsion ou au sacrifice de quelques-uns.

Et presque toutes les religions vont inventer des rites semblables pour se réconcilier avec Dieu, pour s'assurer de sa bienveillance ou du moins pour qu'il contienne sa malveillance : ici un sacrifice de chèvre, là un don aux pauvres, ici un temps de jeûne, ou là encore l'entretien d'un chaman ou d'un sorcier pour chasser les mauvais esprits. On essaiera par ailleurs la confession auriculaire auprès d'un prêtre et plein d'autres choses pour faire la paix avec Dieu ou pour s'en protéger. L'imagination religieuse née des peurs est sans limites.

Le livre du Lévitique décrit le rite de l'expulsion du bouc émissaire. Ce bouc était promené à travers toute la communauté, concentrant en lui toutes les tares, toutes les souillures, toutes les fautes. Son sacrifice expulsera le mal hors de la communauté.

Dans la logique rituelle, les sacrifices étaient destinés à calmer la colère des dieux, et en même temps ils apaisaient les pulsions agressives des hommes.

La révolution française fonctionna de la même manière : le sacrifice du roi permettra la naissance d'une communauté nouvelle bâtie sur le geste de ce sacrifice initial.

Mais aujourd'hui, devant et par la croix, je vous le dis, il nous est dit : tout ceci, est *payé, balayé, oublié*.

Et nous n'avons pas à le regretter.

Nos efforts religieux ne sont-ils pas vains, illusoires ? Ne nous dupent-ils pas en nous faisant croire que nous pourrions contribuer d'une quelconque manière à nous protéger des malheurs et à mettre les dieux de notre côté ?

La société romaine et juive au début de notre ère, empruntera ce même chemin de vanité : en sacrifiant le trublion Jésus, au bénéfice, pensait-elle, de l'ensemble du peuple, comme le dira Caïphe : « *vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas ?* » (Jean 11, 50)

Le même que l'on suppliait dimanche dernier en lui criant « Hosannah, sauve-nous », sera honni de tous par l'imprécation : « crucifie-le ».

Mais aujourd'hui, devant et par la croix, je vous le dis : tout ceci, est *payé, balayé, oublié.*

Il n'y a plus besoin de sacrifier, d'éliminer, de juger, de chasser, de condamner. Il n'y a plus besoin non plus de me sacrifier, de me condamner, de me juger, de me condamner. Tout cela : les sacrifices, comme les pratiques religieuses sont des pratiques humaines.

Dieu a choisi de nous justifier en Christ et il nous appartient simplement d'accueillir sa grâce, de nous laisser réconcilier. Lui. *Jésus a fait sien mon péché pour faire mienne sa justice*, écrira Martin Luther paraphrasant Paul.

Au nom du Christ, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu.

Avez-vous bien entendu les mots de Paul ? Il supplie « laissez-vous réconcilier par Dieu ». Il le fait avec des mots précis, choisis. Il ne dira pas « réconciliez-vous avec Dieu », mais « laissez-vous réconcilier par le Christ avec Dieu ».

Laisser. Laisser faire. Il n'y a rien à faire, aucun effort préalable, laisser Dieu faire.

Dimanche, nous entendrons la lecture d'une autre épître, en 1 Corinthiens 15. Paul y écrira de la même manière : « il a été ressuscité des morts ».

Non pas « il est ressuscité » mais bien « **il a été** ressuscité ».

On dit que le diable se niche dans les détails, mais Dieu aussi.

Lorsque nous parlons de la résurrection il nous faudrait dire : « Jésus **a été** ressuscité des morts », et non pas « Jésus **est** ressuscité des morts ».

Dieu nous parle au passif, non à l'impératif.

Il ne dit pas « tu dois » changer, tu dois guérir, mais « laisse-moi » te guérir, « laisse-toi changer ».

Comprenons-nous bien ce que cela implique ?

Paradoxalement, ce matin, nous ne sommes pas venus pratiquer une religion.

Nous ne sommes pas venus pratiquer notre protestantisme. Accomplir un rite mortuaire ou plaire à Dieu pour qu'il nous pardonne ou nous protège.

Que sommes-nous venus faire là alors ?

Nous sommes venus entendre une Parole, une parole qui nous dit que nous n'avons pas besoin de religion. Une parole qui nous dit que depuis la croix, tout cela est payé, balayé, oublié. Le vieux conflit, la vieille relation, donnant-donnant, avec Dieu est balayée, oubliée.

Tout nous est donné.

Et si nous continuons à venir au culte, dimanche après dimanche, ce ne sera pas pour recevoir un bénéfice de la part de Dieu, qui ne retient rien de ce qu'il peut nous donner.

Si nous sommes ici, si nous nous déplaçons c'est parce que nous avons la simplicité et l'humilité de reconnaître que nous avons besoin sans cesse de réentendre cette parole de grâce et de liberté.

C'est que nous avons besoin d'être accompagnés par une communauté de croyants et par la Parole de Dieu pour permettre à notre nouvelle créature de grandir jour après jour. Et enfin c'est que nous éprouvons le besoin de dire et de partager notre reconnaissance auprès de celui qui nous a libérés.

Car ma vie, car mes joies, aujourd'hui, ça commence avec Lui.

Jean-Matthieu Thallinger, pasteur à Mulhouse, Saint-Marc